

NOTRE REPUBLIQUE
91, Champs-Élysées - VIII^e
24 NOVEMBRE 1967

THÉÂTRE

BIENNALE DE PARIS

Par Jean de BEER

Le critique dramatique est mal préparé à entretenir son lecteur de toutes les manifestations qui ont composé la 5^e Biennale de Paris, laquelle a duré plus d'un mois. De la peinture au théâtre, en passant par la musique, la sculpture, la poésie, le colloque et le cinéma, tout ce qui constitue l'armement culturel des moins de trente-cinq ans y a trouvé place. Le concours de l'O.R.T.F. a permis d'en étendre l'audience au-delà de l'enceinte du Musée d'Art moderne, siège principal de l'aventure.

Le programme était si chargé que, l'eût-on voulu, il n'était pas possible, à moins d'être doué d'ubiquité en même temps que de rentes, d'être présent partout où il fallait.

Pour nous borner aux représentations dramatiques, on dira que, si elles n'ont pas apporté grand-chose, elles n'ont pas laissé d'être instructives. Je parlais d'armement, disons que l'armement nucléaire a fait cruellement défaut à l'arsenal. Les animateurs ont été égaux à eux-mêmes, bons quand on attendait beaucoup d'eux, comme Garcia ou Lavelli, décevants quand on attendait une surprise. D'œuvres, il n'y en a guère eu de nouvelles, et les plus inédites n'étaient pas les moins vieillottes. Porter un jugement de valeur n'aurait pas d'intérêt. Seule la considération amicale de ce qui est, et de ce que cela promet, aiderait à découvrir les enseignements entrevus.

Que l'art tourne aujourd'hui le dos à l'art est devenu une constatation banale. La question est de savoir ce qu'il devient, comment il s'intègre à la société. Depuis que le Ministre d'Etat chargé des Affaires culturelles a publiquement loué Picasso d'avoir détruit la peinture, beaucoup ont osé prendre conscience de ce que cette formule hardie contenait de vérité et de fécondité. « En art, disait un jour Miro, il faut tout remettre en cause tout le temps. » C'est l'évidence même. Hors de là, le poncif règne.

L'Exposition de la Biennale permet de vérifier à quel point l'imagination créatrice et ordinatrice est absente des jeunes courants. On ne discutera pas ici le point de savoir si cette absence est une cause ou une conséquence. On observe néanmoins que l'obsession sexuelle et la hantise de la tradition, tiennent presque toujours lieu d'inspiration, et se mêlent à un refus persis-



tant de façonner de la beauté, de l'harmonie. Il faut, assure-t-on, créer une beauté nouvelle, et on se jette dans les débris du surréalisme, fatigués et écornés, on se met à découvrir Vitrac, Brecht, Jarry... *Quo non ascendam!*... qui sont beaucoup plus vieux que n'importe lequel d'entre nous. On fait de la politique, pêle-mêle avec une poésie de circonstance, et de pacotille. Où cela mène-t-il ?

Celui-ci compose une pièce fatigante et plate — fort conventionnelle, de surcroît — pour expliquer ce que voulait dire *En attendant Godot* aux déshérités qui auraient trouvé obscure l'œuvre admirable de Beckett ; Lavelli la monte avec un art consommé, et un sens infailible de la hideur.

Celui-là se jette hardiment sur Calderon, soucieux de lui arracher des cris involontaires, et d'obliger le vieil Espagnol à confesser des arrièrepensées qu'il n'a jamais eues.

Le plus étonnant, pour finir, est moins la hardiesse que le peu de hardiesse des tentatives. Toutes s'inscrivent cauteusement dans la tradition du boulevard. La grossièreté des moyens dissimule mal le besoin d'attaches, de références, la timidité de l'esprit.

Qu'un certain théâtre de conversation, enfermé entre trois murs sur une scène à l'italienne, cousu dans l'intemporel comme dans un sac, soit aujourd'hui moribond, dépassé, périmé, élimé, à peine écoutable, seuls quelques impénitents du théâtre digestif ne s'en sont pas encore aperçus.

Le théâtre a pris dans la vie sociale une place de combattant encore mal définie, mais qu'il ne peut refuser, il a quelque chose à faire dans la cité, qui va au-delà du divertissement. Tout est à réinventer, le lieu, le style, le sujet, la manière, le jeu, l'action — aussi bien l'action dramatique même que l'action sur le public — mais il est douteux que la panoplie des années 25 suffise à fournir les armes nécessaires.

Il n'y a d'avance artistique qu'en tournant le dos au passé, et en s'adosant à lui, en s'appuyant sur lui. N'en retenir que ce qui ressemble à nos tentations, c'est perdre de vue à la fois le passé et l'avenir. Il y a plus de nouveauté, et plus d'enseignement dans Eschyle et dans Shakespeare que dans Brecht.